

## Marcel Jousse sur le terrain militaire

**Repères biographiques** (G. Baron, 1965) :

- né en 1886
- 1907-1909 : Études de mathématiques et d'artillerie ; sous-lieutenant de réserve.
- 1914-1918 : Mobilisé comme lieutenant d'artillerie, sur le front ; fait chevalier de la Légion d'honneur et Croix de guerre sur le champ de bataille de Verdun (sept. 1916)
- 1918-1919 : Capitaine instructeur des officiers supérieurs d'artillerie aux États-Unis
- 1920 : Mis en congé illimité 1937 : Rayé des cadres pour infirmité de guerre

**Comme tous les hommes de sa génération, Jousse a été marqué par le contexte militaire, en temps de paix et en temps de guerre. Cette réalité est plus lointaine pour nous aujourd'hui. Un effort particulier est donc nécessaire pour comprendre les propos de Jousse à ce sujet. Il s'agit de distinguer d'une part l'empreinte du milieu social (mécanismes ethniques), et d'autre part ce qui peut découler de la « mécanique humaine » proprement dite (mécanismes anthropologiques).**

**Voici quelques extraits de cours pour amorcer la réflexion.**

### **La contrainte sociale par le mimisme : « tu seras soldat »**

La plus proche collaboratrice de Jousse, Gabrielle Baron, raconte (*Mémoire vivante*, 1981, p.21) :  
« Il avait vécu avec sa mère le grand drame de l'Alsace annexée. La petite Honorine Carrel avait connu la guerre de 1870. Elle avait vu, avec épouvante, les Prussiens bottés, passer tout armés sur le vieux pont de Beaumont, les francs-tireurs à l'affût, la fusillade, les blessés, les morts... Le courage du général Chanzy et les Mobiles du Mans... Et puis la défaite, l'Alsace perdue... Ah ! les berceuses maternelles où pleurait l'Alsace annexée réclamant le retour à la mère-patrie ! Et la maman remontait les années. Toute l'épopée napoléonienne et tant d'autres faits de notre histoire revivaient en ses chansons. Il savait qu'un oncle de sa mère avait suivi Napoléon. Après une absence de 10 années, sans avoir jamais donné signe de vie, il était revenu au pays avec la Légion d'honneur ! Cette Légion d'honneur hante les rêves du petit garçon. Sa mère l'a bien prévenu : « Quand tu seras grand, il faudra reprendre l'Alsace-Lorraine aux Prussiens et gagner la Légion d'honneur. »

« Tout enfant, j'ai joué beaucoup, mais j'ai surtout beaucoup regardé jouer. J'ai joué énormément au soldat, j'ai toujours été extrêmement militaire et je crois que c'est une excellente chose. Alors, une phrase m'avait très frappé que j'avais apprise tout petit et je vous l'écris au tableau, parce que vous allez voir ce que c'est qu'un enfant qui apprend des fables. Vous ne vous doutez pas combien cela peut être redoutable ou bienfaisant, cela dépend comment vous vous placez.

"Toi qui de si leste façon  
Mets ton fusil de bois en joue  
Un jour tu feras tout de bon  
ce dur métier que l'enfant joue"

Ce sont des choses de cet ordre qui m'ont conduit à travers toutes mes recherches scientifiques. Tout enfant, j'avais vu des soldats, aux grandes manœuvres, autour de Beaumont-sur-Sarthe. Je vois encore actuellement, plus exactement, je l'ai encore en moi, ce petit fantassin qui m'avait passé (j'étais haut comme une crêpe ou un demi beignet) qui m'avait passé son grand Lebel ! Je l'ai encore dans mes muscles, bien que plus tard, j'ai été un artilleur.



l'avaient jamais connu dans l'Argonne. De pauvres malheureux fantassins restaient 8 jours dans la boue. Ils assistaient à la messe le matin parce que les Bretons sont très pieux et on sentait qu'ils étaient en contact avec le monde de l'au delà. Un jour, un beau Monsieur est venu, pommadé, astiqué avec des galons de capitaine, des belles manchettes, on pouvait se mirer dans ses boutons. Et il a parlé... Il fallait après entendre ces pauvres petits gars dire : "Il en a des belles manchettes ! Elles sont trop belles pour qu'il puisse nous causer comme ça. Il nous parle de tas de choses qu'il n'a jamais vues".

C'est très vrai. A la guerre, il n'y avait qu'un rôle à jouer : pas de laïus, mais prendre des canons ou prendre des fusils et s'en aller souffrir avec ces gens-là. C'était la vraie façon de faire, comme Jésus. "Je porte ma croix et je vais devant". Et voilà pourquoi vous avez vu des prêtres-soldats magnifiques.

Ils ne tenaient pas de longs discours aux soldats. Ça tombe ? oui, Taisez-vous. Allez et toute votre attitude parlera pour vous.

Cela ne sert à rien la parole, les officiers d'artillerie parlent très peu, ce sont des hommes laconiques. Rien que des commandements purement mathématiques et ça tient. Il faut que ça tienne. On n'a pas même la ressource héroïque de "fuir en avant" comme fait l'infanterie. L'artilleur est là rivé à sa pièce. Pour tenir il faut avoir autre chose que des mots. » (Lab. 07/03/34)

### **Jousse, Captain graphic description**

« Permettez à quelqu'un qui, au début de 1918, est allé former des généraux, colonels et commandants américains de vous dire que ce n'était pas facile de prendre des ingénieurs et d'en faire des colonels d'artillerie. Nous ne les avons pas si mal formés que cela ceux qui, en 1918, ont vaincu. Nous avons employé cette même méthode. Au camp où j'enseignais, on m'avait surnommé "Le capitaine à la description graphique" car il me fallait toujours un tableau : Montrer, montrer, montrer. J'étais le paysan qui faisait le MONTRAGE.

Je me souvient qu'un général dans l'École avait dit : "Il est passé beaucoup d'officiers instructeurs ici : un restera avant tous les autres, c'est le Captain graphic description". Pourquoi ? C'est que nous devons toujours poser le problème SUR LES FAITS avant de le poser sur les étiquettes. Quand nous avons à faire apprendre la nomenclature, nous prenions un canon de 75 et nous faisons coller les étiquettes du langage ethnique sur les différentes pièces du canon. Mais les pièces du canon étaient dans nos mains et nous avions à les visser et à les dévisser.

C'est cette différence qu'il faut toujours bien faire sentir. Vous pourriez, devant vos enfants, devant vos hommes, avoir toutes les étiquettes du canon de 75, aucun d'eux ne serait capable de comprendre et de commander un montage et un démontage d'un 75.

Cela m'est égal que vous sachiez le nom des parties du canon, mais cela ne m'est pas égal que vous sachiez le monter et le démonter. Et lorsque nous avons été dans des pays alliés, nous avons été obligé de TRADUIRE DANS leur langue les noms des parties de notre canon de 75, noms qui n'existaient pas dans leur terminologie, mais cela n'a rien changé au canon lui-même. C'était toujours le même fonctionnement.

(...)

Heureux les enfants qui n'auront pas de noms à leur disposition, mais qui auront les choses, parce qu'ils ne seront pas gênés par des nomenclatures fausses. » (S. 12/02/42)

### **Sur le front puis à New-York**

« Soyez heureux, voilà des auteurs étrangers qui vous apportent Jousse et qui vous montreront pourquoi Jousse ne vous parle pas d'hébreu quand il s'agit de Jésus, mais vous parle d'araméen, bien qu'il sache l'un et l'autre. Si j'avais été tué lorsque j'étais capitaine d'artillerie sur le front, vous auriez trouvé deux petits livres dans ma vareuse. D'un côté une petite bible hébraïque et de l'autre

un petit Targoum araméen. Si bien que lorsque j'étais aux États-Unis, comme officier instructeur d'artillerie de ceux qui sont peut être généraux maintenant, quand on a dit à un Visiteur de la Compagnie de Jésus, le R.P. de Boigne, assistant général de France du P. Général, à Rome, quand les Américains ont dit : "Lorsque Jousse va rentrer en France, il ne va plus y avoir assez de place pour cet officier qui a parlé en plein New York à 25.000 personnes, et toute la salle se dressait debout comme un seul homme pour acclamer la France". Et le R.P. de Boigne a répondu : "Ce Capitaine Jousse que vous croyez un manieur de foules, c'est celui qui portait dans sa tunique la bible hébraïque et la bible araméenne". Et les Américains n'en sont pas encore revenus... C'est qu'on ignorait les Français dans leurs créations vivantes.

Nous avons parlé à des foules, même dans les langues étrangères, nous avons enseigné en anglais, les grandes lois de la mécanique céleste appliquées aux corps qu'on appelle des projectiles. Mais nous savons aussi la mécanique humaine et c'est pourquoi nous pouvons aller enseigner pour la guerre et nous enseignons pour la paix et pour l'élaboration des civilisations. » (H.E. 27/01/1943)

### **Napoléon**

« J'ai eu le grand honneur de commander à des hommes sur le champ de bataille. On ne commande à des hommes devant la mort que lorsqu'on a habitué toutes ses fibres (je ne dis pas toutes nos pensées, cela n'a pas de sens) toutes nos fibres humaines, à pouvoir regarder tomber à côté de soi, à droite et à gauche, des hommes en morceaux, et à ne pas broncher ; même nos chevaux, nous les avons dressés à ne pas haleter quand un obus vient à tomber. Et on montre Napoléon, ce grand artilleur, conduisant sans frémir son cheval reniflant un boulet qui fume.

Nous avons été élevés dans ces gestes-là et c'est cela que nous donnons comme idéal de la force humaine. C'est cela que nous montrons maintenant, comme idéal de la perfection religieuse ; mais quand nous le voyons dans un autre milieu ethnique, nous n'avons pas assez de souplesse et de sympathie intellectuelle pour l'admirer. » [au sujet du judaïsme] (H.E. 22/05/1934)

« Je me souviens autrefois à l'École d'Artillerie, on nous faisait étudier Napoléon, maintenant on doit faire étudier Foch. La bataille de Napoléon ! Nous avons passé des nuits et des nuits sur ce grand mécanisme. Napoléon, artilleur lui-même a été le premier à savoir utiliser l'artillerie. Maintenant on doit étudier le génial Foch dans son mécanisme de préparation de la bataille. Il a laissé d'ailleurs lui-même deux ouvrages remarquables dont je vous recommande la lecture "Les Principes de la Guerre" et "La Conduite de la bataille". » (H.E. 15/11/1938)

### **Chocs traumatiques**

« Ah, il est difficile de pénétrer dans la mécanique humaine, mécanique physiologique sans doute, mais aussi psychologique.

Physiologique ! En vous parlant de cette mécanique physiologique, je ne peux m'empêcher de revoir comme si c'était aujourd'hui, la seule sinistre occasion où j'ai pu voir battre un cœur humain dans une poitrine déchirée. C'était en face d'Arras, en face de Roquencourt, nous étions pris d'enfilade par une de ces terribles batteries autrichiennes de 88. Vous savez avec quelle rapidité ces obus déchiquetaient tout le long des chemins. Je voyais ce petit artilleur en face de moi, et avant même d'avoir entendu le sifflement du projectile, l'obus arrivait et j'ai vu mon petit Breton avec la poitrine ouverte et son cœur qui battait...

C'est un peu avec ce frisson sacré, cette horreur sacrée que je me penche aujourd'hui sur ce mécanisme de la création humaine dans le domaine de la pensée. » (S. 22/02/1934)

### **Verdun**

« Il s'agit que vous avez 200 poilus qui sont là et puis que ça tremble ces petits gars et qu'il faut que

vous soyiez là, non seulement vous, comme j'en ai vu mordant leurs lèvres jusqu'au sang pour tenir sans trembler, mais être assez fort, entendez-vous ? être assez fort de faire tenir ces 200 petits êtres simples, peut-être aussi vidés de tout ce qui aide à tenir... Or, il faut faire tenir ces 200 petits bonshommes sous des bombardements dont vous avez peut-être eu, sinon la caresse ou le souffle, au moins l'écho verbal. Eh bien, croyez-en un ancien capitaine d'artillerie de Verdun, cela ne se fait pas avec des paroles, je vous en donne mon billet. »

### Bretons

« J'ai eu pendant la guerre la grande fierté de commander une batterie de Bretons. Ces Bretons sont extrêmement croyants. Ont-ils tort ? Je ne le crois pas, l'habit que je porte en est une preuve. Croyez-vous que quand ces pauvres petits Bretons, avant l'attaque, faisaient leur signe de croix en disant la prière que leur mère leur avait apprise faisait de la poésie ? Genre Paul Valéry..... sceptique, athée et métaphysicien ? Allons donc !... Vous me direz que ces prières sont encore plus belles ? mais j'en suis totalement persuadé, elles ont du moins cette grande supériorité, c'est qu'elles sont humaines et vivantes tandis que M. Paul Valéry, que j'admire beaucoup au point de vue littéraire, ne fait que d'ajuster des jeux de lotos et de dominos.

Alors quand ces petits Bretons se sont mis à avoir un culte, gracieux à la vérité, le culte de la petite sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, je n'ai pas ici à l'envisager au point de vue religieux, je suis anthropologiste, mais comme anthropologiste je me place en face de ces hommes qui, souvent, sur leurs canons, collaient l'image de cette petite carmélite et baptisaient leur batterie "Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus". Croyez-vous qu'ils faisaient de la poésie ces hommes ? Vous pouvez en sourire, vous pouvez considérer que cette chose-là n'est plus de notre époque, c'est votre droit, mais ne pensez pas que ces hommes font de la poésie.

Ces hommes sont tellement sincères qu'au moment de mourir ce sont ces prières qui leur viennent aux lèvres. Ce n'est pas dans moments-là qu'on fait de la poésie pure. Or on a absolument « boulangé » et mélangé tout cela. » (H.E. 08/05/1934) (aussi 23/01/1934 : p. 19-20)

« Mais en temps ordinaire, tous ces hommes qui vous parlent de l'effort, ce sont ceux qui n'en ont jamais fait, ceux qui vous parlent de courage, ne sont jamais venus faire une petite tournée de tranchées et quand on leur disait "Ca tire dur ici..." Ils avaient beau jeu de mépriser le danger, ils ne l'avaient jamais connu dans l'Argonne. De pauvres malheureux fantassins restaient 8 jours dans la boue. Ils assistaient à la messe le matin parce que les Bretons sent très pieux et en sentait qu'ils étaient en contact avec le monde de l'au delà. Un jour, un beau Monsieur est venu, pommadé, astiqué avec des galons de capitaine, des belles manchettes, en pouvait se mirer dans ses boutons. Et il a parlé... Il fallait après entendre ces pauvres petits gars dire : "Il en a des belles manchettes ! Elles sont trop belles pour qu'il puisse nous causer comme ça. Il nous parle de tas de choses qu'il n'a jamais vues".

C'est très vrai. A la guerre, il n'y avait qu'un rôle à jouer pas de laïus, mais prendre des canons ou prendre des fusils et s'en aller souffrir avec ces gens-là. C'était la vraie façon de faire, comme Jésus. "Je porte ma croix et je vais devant". Et voilà pourquoi vous avez vu des prêtres-soldats magnifiques. Ils ne tenaient pas de longs discours aux soldats. Ca tombe ? oui, Taisez-vous. Allez et toute votre attitude parlera pour vous.

Cela ne sert à rien la parole, les officiers d'artillerie parlent très peu, ce sont des hommes laconiques. Rien que des commandements purement mathématiques et ça tient. Il faut que ça tienne. On n'a pas même la ressource héroïque de "fuir en avant" comme fait l'infanterie. L'artilleur est là rivé à sa pièce. Pour tenir il faut avoir autre chose que des mots. » (Lab. 07/03/1934)

« Nous autres artilleurs, nous savons ce que c'est que la division du travail. Pour tirer un coup de

canon de 75, nous étions peut-être 14, rien que pour un coup de canon ! C'est que vous aviez le capitaine qui disait au lieutenant, qui disait au chef de pièces, qui disait... Ce n'était pas le même qui apportait les obus, ce n'était pas le même qui chargeait les obus, ce n'était pas le même qui tirait les obus. Cependant le capitaine était invisible, c'était l'être qui faisait tout fonctionner. Il était je ne sais trop "quelque part" sur le front et correspondait par des moyens terribles avec ses hommes pour qu'il y ait division et en même temps, unité de travail. Je me souviens à Verdun de ces petits Bretons que j'ai eu l'honneur de commander, qui s'en allaient le long de la ligne téléphonique du fort de Souville pour réparer le fil téléphonique. A peine était-il réparé qu'un énorme 420 arrivait, pulvérisant tout. Il fallait tout refaire... C'est pour cela que je suis sourd car toute une journée nous nous sommes mesurés avec les lourdes batteries qui étaient en face de Douaumont. J'étais dans mon trou d'obus parmi les fantassins morts, et tout autour les énormes obus arrivaient et mes petits obus de 75 essayaient de mordre là-bas ces êtres qui déferlaient, déferlaient sans arrêt... Division du travail, le capitaine était le capitaine. Après il y avait les différents échelons successifs jusqu'au signal, "Feu !" Immédiatement l'obus arrivait... Cet obus que je guettais avait passé par combien d'intermédiaires ? Tous ces intermédiaires, il était intéressant de les voir fonctionner dans la précision de leur action. » (H.E. 17/12/1941)

« Ce n'est pas de faire l'autruche et de se mettre la tête dans le sable qu'empêche les réalités de jouer pour nous ou contre nous. Quand actuellement on voit toute une jeune génération réduite de moitié parce qu'elle a été conçue pendant la guerre, se pose un redoutable problème. Nous avons à faire perpétuellement une adaptation au réel. Je ne suis pas un militariste, je suis un réaliste. Je ne suis pas non plus un pacifiste bêlant, je suis quelqu'un qui veut former des êtres humains et des Français, mais à l'adaptation des choses en laissant jouer la loi du MIMISME. C'est cela qu'il faut que nous comprenions bien. » (Lab. 20/12/1933)

### **Militarisme et Patriotisme**

*La défaite en 1940 suivie de l'Occupation nazie affecte beaucoup Jousse. Jusque dans l'après-guerre, les propos patriotiques et militaristes prennent de l'importance dans ses cours.*

« Cela me rappelle que l'un d'entre vous, pendant la guerre, a remarqué cette inscription que vous connaissez : "Arrière les baïonnettes ! Signé : un politicien pacifiste". Et au pied de ce monument et devant cette inscription un feldgrau marquait le pas !!

Voilà la soi-disant fraternité et voilà la contondante réalité. N'émasculez pas, fut-ce en belles périodes oratoires, les futurs combattants que sont vos enfants. La vie est un combat. Voilà ce qu'il ne faut jamais oublier ou vous ferez de vos enfants des vaincus de la vie.

La défaite ! nous l'avons connue... Contre la défaite joue le grand mécanisme du Bilatéralisme : le bouclier et l'épée, l'épée et le bouclier. Qui donc est agressif ? Qui donc est défensif ? L'un et l'autre. Plus exactement, la Défensive est Offensive.

Telle est cette logique. Voilà pourquoi nous avons eu, en 1940, tandis que le pays était sous la botte de l'envahisseur, certains pauvres Français qui disaient : "Ah, la belle amulette que le patriotisme !" A quoi bon se faire casser la figure ? Mais d'autres, comme notre cher et fidèle disciple Maurice Grozelier, artilleur, voyant que tout s'en allait à la débandade autour de lui, s'est mis parmi les fantassins pour lutter jusqu'au bout et a fait le coup de feu jusqu'à la mort.

Pourquoi cette débandade inexplicable et inexplicable ? Parce que trop de pédagogues avaient émasculé trop d'entre les nôtres au lieu de les tendre dans l'équilibre viril de l'épée et du bouclier.

Il est bon et salubre de savoir comment nous sommes, où nous en sommes.

On s'étonne quelquefois de nos dures réactions professorales. C'est qu'il faut, envers et contre tout,

que nous connaissions toutes ces lois, et les connaissant, que nous les laissions se développer normalement chez les enfants. Un enfant est naturellement agressif. De là le livre qu'on a fait sur l'Instinct combatif chez l'enfant.

C'est qu'en effet l'homme fait le soldat. La femme fait des enfants. Si vous oubliez cela, si vous formez des femmelettes au lieu de faire des soldats, vous avez la perte d'une Patrie. »

(EAB 17/03/1948)

« Nous aurons à étudier ce Galiléen qui est venu, par ses Envoyés parmi les Gaulois comme Régulateur pour modeler les gestes du combat de la Vie.

Je vous ai dit que parler de Pacifisme est une immense duperie. "La guerre est l'état normal de l'humanité." On peut et on doit le regretter, mais c'est un fait. Si on nous avait moins parlé de Pacifisme nos hommes auraient été moins fluides. Je me souviens d'un petit artilleur en 1940 qui me disait : « Dans cette immense débâcle de 14 à 18, vous pouviez tenir. Vous aviez un idéal. Nous, nous n'avions plus rien". » (E.A. 10/02/1948)

« L'habitude, c'est la façon dont on marche. Je ne m'occupe pas du tout de savoir si je marche d'une façon élégante ou non. Je laisser aller. Mais si j'avais à vous enseigner la manière de vous tenir devant des obus, ce serait autre chose. On m'avait fait ce reproche à Verdun : "Vous êtes scandaleusement brave". On ne m'avait jamais vu faire le geste de baisser la tête devant les obus qui arrivaient.

Évidemment, ce n'était pas amusant. Mais il n'y avait qu'à se persuader une bonne fois qu'aller sous les obus, c'est aller devant une expérience. Vous vous rappelez Turenne ?

" Tu trembles, carcasse ? tu tremblerais bien plus si tu savais où je vais te mener. "

C'est l'habitude musculaire.

Mais l'habitude consciente, c'est autre chose. C'est de rester à son poste de combat, calmement, tranquillement. Voyez-vous la différence ? Vous ne savez pas où cela peut aller que d'être instructeur d'artillerie. C'est que là, vous ne pouvez pas fuir en avant, comme dans l'infanterie - bien que je sois en admiration devant l'héroïsme des fantassins - mais pensez qu'un officier d'artillerie doit tenir, sous les obus les plus effroyables, avec ses appareils enregistreurs et doit tout calculer : "Prêt ? Feu" L'artilleur reste là, rivé sur sa pièce. J'ai vu des canons recouverts d'une immense toile rouge. Qu'était donc cette immense toile rouge ? C'était le corps entier d'un artilleur qui avait été allongé comme un grand manteau sur son canon. C'était de la chair humaine. Et à côté, il fallait continuer calmement, pour sauver ce qui pouvait être sauvé.

Voyez-vous la différence entre l'habitude et la conscience réfléchie On n'est pas habituellement brave, car l'habitude, seule, vous ferait vous enfuir. Si j'ai en face de moi des fantassins qui ont connu le feu, ils comprennent ce que je veux dire. » (E.A. 18/01/1943)

« *La guerre et la vérification des valeurs*

Introduction : La Vie est un mécanisme qui mange et qui, pour manger, tue la vie.

Comme nous l'avons vu, la Vie est un mécanisme qui mange, et qui tue pour manger. C'est une définition qu'il faudrait avoir toujours écrite en face de soi. C'est faute d'avoir connu cette définition de la Vie que nous en où nous en sommes. Ce n'est pas très gai, mais c'est la loi normale, non seulement de l'histoire, c'est à dire des hommes, mais de la vie animale.

Un grand homme a dit que la Guerre était l'état normal de l'Humanité. Si nous n'avons pas de guerres comme celle dont nous souffrons maintenant, c'est, ou que nous ne les voyons pas, ou qu'elles se préparent ou qu'elles viennent d'être terminées et que les combattants sont trop épuisés

pour recommencer.

Partout, toujours, depuis des millions d'années qu'il y a des êtres vivants, depuis des millénaires qu'il y a des hommes, les hommes ont combattu comme on se bat maintenant, et les instituteurs et les institutrices et les professeurs devront toujours rappeler cette loi à ceux qu'ils auront à former.

Aussi, aujourd'hui, j'ai voulu m'appuyer sur ces lois que nous avons analysées ici, de façon à bien montrer que si nous sommes les animaux les plus intelligents, nous pouvons être aussi les animaux les plus malfaisants, et souvent les plus grands génies seront les plus grands dévastateurs, car ils sont dans la loi de l'homme au maximum.

En face de ces grands génies qu'on appelle les conquérants, d'autres génies infiniment supérieurs se lèveront. Ce sont ceux qu'on appelle les Régulateurs, et c'est précisément par cette leçon que nous terminerons après Pâques, en vous montrant qu'en face des hommes comme Alexandre, comme César, comme Napoléon pour ne parler d'autres qui ne sont pas très loin de nous, en face de ces hommes apparaissent d'autres génies formidablement outillés : ce sont les Législateurs, les Moraliseurs et les Créateurs de religion.

Parmi eux, le plus grand, même au pur point de vue anthropologique, est certainement Ieshoua de Nazareth que nous ne connaissons pas... De là pourquoi nous avons été tellement désemparés lorsqu'est survenu un adversaire auquel nous n'avions rien à opposer, alors que nous avions un mécanisme, non seulement social, non seulement moral, mais religieux..

L'anthropologie a à tenir grand compte de cette caractéristique de l'homme. L'homme est un ANIMAL RELIGIEUX. Nous l'avons trop oublié. Faire de l'anti-religion, c'est faire de la négation d'Anthropologie. Nous pouvons être incroyant, mais nous n'avons pas le droit de nier la croyance chez la quasi totalité des hommes. L'incroyance est une maladie, de même que nous pouvons ne pas avoir des poumons et un cœur normaux, mais les poumons et le cœur sont des organes indispensables qui doivent fonctionner pour maintenir la vie.

Il faut l'avouer, nous nous sommes trompés profondément sur le rôle que doivent jouer les grands régulateurs de gestes qu'on appelle les moraliseurs ou les fondateurs de religion. Nous avons oublié qu'il fallait, dès l'enfance, initier les enfants à ces comportements qui leur permettront, lorsqu'ils auront dix ans, ans, de se placer objectivement en face de ces grands créateurs de gestes qui sont les compensateurs des guerriers.

Si bien que la Vie qui donne la mort, peut quelquefois donner la mort pour racheter la Vie. On en arrive ainsi à des équilibres étranges et c'est précisément de cela qu'est faite l'Humanité. Le dévouement a toujours été la source de la Vie.

En attendant que nous analysons à fond cette mécanique de la compensation entre les guerriers mortificateurs et les Législateurs revivificateurs, voulez-vous que nous étudions aujourd'hui ce qui a fait notre faiblesse et ce qui va faire notre grandeur, car n'oublions pas que nous entrons, si nous le voulons maintenant dans une histoire neuve... Nous ne sommes plus au temps de la débâcle de l'an dernier, nous sommes dans une période de résurrection paysanne. Il faut que nous partions de là.

Nous sommes arrivés devant vous avec l'anthropologie paysanne qui est pour nous un guide. Voulez-vous que nous nous servions de cette anthropologie paysanne pour analyser ce très curieux mécanisme qu'on appelle la Vérification des Valeurs par la Guerre. C'est un énorme volume qu'il faudrait faire là-dessus. Je crois qu'un grand nombre d'entre vous, en écriront les chapitres d'une façon ou d'une autre. Aujourd'hui piquetons le terrain, comme nous faisons d'ordinaire, et dans un premier volume, si je sépare les tomes entre les trois travées qui sont en face de moi, j'aurais donc comme titres :

I - Les AGES, les Générations



II - Les CLASSES, non pas pour arriver à cette chose atroce qu'on appelle la lutte des classes, mais pour voir comment ces classes se sont différenciées.

III - Et nous arriverons alors sur la pleine terre et nous allons vous proposer les TERRIENS, cette nouvelle classe qui va se faire anthropologiste dans toutes les techniques humaines. »

(S. 26/01/1942)

Un cours assez étrange : « *Les génies créateurs des gestes ethniques* », E.A. 28/11/1949

introduction : Les gestes du Pays et du Paysan

I. Jeanne la Lorraine

II. Vercingétorix l'Arverne

III. Iéshoua le Galiléen

« J'ai eu le grand honneur, comme commandant de batterie, de défendre la Lorraine... C'était, pour un artilleur, un admirable terrain. C'est plat, dans cette partie où était Jeanne d'Arc et en face de l'endroit où j'ajustais mes 75. La Lorraine où vivait Jeanne d'Arc est plate. C'est extrêmement important car nous portons en nous les gestes de notre pays, de notre paysage. Nous allons voir combien ceci joue.

On a dit qu'on ne me comprenait bien qu'en face de l'admirable panorama de St Christophe-du-Jambet ou en face de la Sarthe sous le petit pont de pierre de Beaumont-sur-Sarthe, là les peupliers se reflètent tellement clairs dans la rivière qu'on ne sait pas où est le reflet, si c'est dans la réalité ou dans le Mimème. Également à St Christophe-du-Jambet, l'immense paysage se déroule dans une ordonnance parfaite. C'est cela que je voudrais vous donner comme impression, lorsque vous êtes en face de moi, non pas un tohu bohu, mais un paysage classé et utilisable.

(...)

Toutes ces choses ordonnées, classées, tripartites, à notre disposition - c'est cela la véritable mémoire. Et c'est cela le paysage. De là nous serons frappés de voir cette petite paysanne de la Plaine, se révéler artilleur spontané. Et les généraux, les plus grands généraux qui ont étudié les manœuvres de Jeanne d'Arc sont stupéfaits de son génie militaire.

(...)

Sur le champ de bataille ! Elle est là tout de suite de plain pied. Dans la plaine, où son pied marche calmement. La voilà qui monte à cheval. Mais c'est normal ! Cette bonne fille paysanne avait vu tant de fois les gestes des chevaux qu'elle savait les manier avec ses gestes fins. Allez donc voir, non pas la statue de Foch, mais Foch lui-même montant à cheval. C'est extrêmement difficile à mener un cheval, j'en appelle aux cavaliers. C'est la seule chose que j'aie regretté dans le Monde : mon cheval. Moi, le Jésuite qui ai

renoncé à tout, je n'ai pu renoncer à mon cheval, et s'il y a un purgatoire, j'ai bien peur d'y passer quelques minutes ou peut-être même quelques siècles, pour le cheval que j'ai tant regretté.

Jeanne d'Arc maniait ses chevaux d'une façon admirable, et c'est normal. Il n'y a pas besoin d'apprendre quand on a vécu au milieu de ces admirables bêtes.

Donc là, Jeanne d'Arc est à son aise. Et quelle mécanique va-t-elle avoir à exercer dans cette très curieuse science militaire qui se divise en deux branches : la Stratégie et la Tactique ?

La Stratégie, comme vous le savez d'ailleurs admirablement, consiste à " promener " des armées. Nous allons voir que Jeanne d'Arc n'avait pas besoin de cela, tandis que Vercingétorix en aura terriblement besoin et se révélera un stratège de premier ordre.

a) Mais Jeanne d'Arc, c'est la tacticienne. Elle excelle dans la disposition des troupes pour l'attaque

immédiate. C'est étonnant. Et alors, la chose la plus importante, la chose capitale qui était celle de Foch : Foch se jetait sur l'ennemi tout de suite, toujours, sans cesse. J'allais dire Jeanne était Fochienne avant l'heure. Elle se jetait toujours alors que les autres atermoyaient. Jeanne piétinait et voulait toujours combattre. On a dit qu'elle était sanguinaire. Quelle idée ! Hais elle se battait ! Comme on comprend la petite fermière qui sait que l'ouvrage doit se faire aussitôt que possible. On ne remet pas les choses à faire. Du moment qu'elles doivent se faire, on les fait. Dans la ville, ah oui, on se laisse aller. On fait son lit n'importe quand. Allez donc dans les fermes ! On se lève tôt, dès 4 h. On fait son lit rondement et vite au travail.

b) Tout dans Jeanne d'Arc est l'immédiat. La tactique immédiate. Et ce qui est extrêmement intéressant, c'est que cela avait un but précis et qui déconcerte. Je vous ai dit qu'elle était patriote. Il y a un mot que je voudrais qui reste.

c) Elle a été plus que patriote. Elle a été patricatrice. Elle a fait la Patrie. Personne avant elle, même Vercingétorix, n'était arrivé à une chose pareille.

Avoir une Patrie. C'est-à-dire avoir mal à Sedan. Avoir mal à Verdun.

Avoir mal à toutes les villes de France quand elles souffrent.. Et c'est cela qui est le grand miracle de Jeanne d'Arc, la grande généralisation de ses gestes. On a été Français quand Jeanne d'Arc a été Française.

Voilà ce qu'une petite paysanne peut arriver à faire. Et ce n'est pas fini. Nous ne faisons encore qu'entrer dans le règne de Jeanne d'Arc. On a maintenant une fête nationale, mais il faudra que nous ayons une fête paysanne.

Il faudra que nous ayons des universités paysannes. Il faudra que nous ayons des Universités non pas Jeanne d'Arc, mais fermières. Et je voudrais qu'en montrant une petite Lorraine, on puisse dire : "Voilà, elle a passé son doctorat en gérance de ferme".. Cela me ferait infiniment plus de plaisir que d'entendre dire : " Elle a compté les iota souscrits dans Platon " ..

Eh bien, je vous laisse sur cette faim ou cette soif d'études de la Patricatrice : celle qui a fait la Patrie.

## II - VERCINGETORIX L'ARVERNE

Un autre avant Jeanne d'Arc avait essayé cette formidable réussite. Vercingétorix l'Arverne. C'est, j'oserais dire, l'antithèse la plus complète.

Oh certes, ce sont deux Gaulois. Jeanne d'Arc est terriblement gauloise par tout son mécanisme traditionnel. Nous verrons cela quand nous étudierons la tradition, et surtout la Mère qui est au foyer. Jeanne d'Arc, illettrée, ne sachant que ce que sa mère illettrée lui avait appris comme moi. Toutes les petites amusettes que j'ai apprises dans les Universités ne m'ont servi à rien du tout. Mais ce que m'a appris ma mère ! C'est cela qui est en train de changer de face toute la psychiatrie, toute la psychologie, toute la pédagogie, non seulement chez moi, mais chez les autres. Et je sens tous les jours qu'on vient me "voler" mes mimèmes au fond de mes poches. » (E.A. 28/11/1949)